

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS,
SUR UNE ANCIENNE CHAPELLE DU BOURG DE LANGON**

NOUVELLE REVUE DE BRETAGNE - 1839

Lue dans la Séance du 2 Décembre 1839.

Messieurs,

Chargé par M. le préfet de lever le plan d'une ancienne chapelle du bourg de Langon, arrondissement de Redon, je profite de cette circonstance pour vous soumettre ce que j'ai remarqué de curieux dans ce monument. Cette chapelle, orientée comme les anciennes églises chrétiennes de l'ouest à l'est, se compose d'une nef de 8 m. 50 c. de long sur 4 m. de large, et d'une abside en hémicycle moins élevée, mais de même largeur que la nef, et séparée de celle-ci par une arcade dont le cintre est en briques. L'entrée est sur la façade latérale *sud* près de l'abside. L'intérieur est éclairé par quatre fenêtres qui ressemblent à des meurtrières. Deux sur la façade *nord* ont 11 centimètres de large sur 66 centimètres de haut. Une autre au sud de 30 centimètres sur 66 centimètres ; et une enfin au fond de l'abside, 41 centimètres sur 89 centimètres. Cette dernière est élevée seulement à 66 centimètres environ au-dessus du sol.

Ce qui frappe d'abord à la vue extérieure de cette chapelle, c'est que la plus grande partie de ses murs est composée d'après le mode romain du bas-empire, connu sous le nom de petit appareil, le cubes de grès de 9 à 11 centimètres de haut et de large enchâssés dans une épaisse couche de mortier, et divisés par quelques cordons de grandes briques. C'est, je crois, le seul exemple, ou au moins le plus considérable et le mieux conservé, d'un genre de construction aussi ancien, que nous possédions dans notre département. Ces murs de style antique, et quelques restes de dessins au trait et de peintures que l'on retrouve à l'intérieur, sont, Messieurs, les objets qui recommandent ce monument à notre curiosité.

Les restes de murs anciens s'étendent sur chaque face latérale, depuis l'extrémité *ouest*, dans une longueur d'environ 5 m. La façade *ouest* est aussi en grande partie ancienne, sauf dans une largeur de 1 m. 15 c. à son centre, et dans la totalité de son fronton qui supporte le toit. L'abside conserve aussi des traces de l'appareil primitif, et la partie inférieure de la porte d'entrée paraît également remonter à la même époque. Quant au prolongement des murs latéraux, et au sommet des murs des extrémités *est* et *ouest* dans la hauteur du toit formant un angle aigu, ainsi que le dessus de la porte, ils sont tous en moellon schisteux ordinaire, et évidemment plus modernes. Aux angles de l'extrémité *est* sont des chaînes en briques dans une partie de la hauteur. Ces briques, fort mal rangées, proviennent probablement des parties démolies et remplacées par la maçonnerie en moellons ordinaires. Dans le cintre extérieur de la porte, on remarque trois claveaux (1) et les impostes qui sont en pierre calcaire. L'imposte du jambage gauche est très fruste; elle semble composée d'un listel et d'un grand chanfrein au-dessous, dans le style roman. L'imposte du jambage à droite est beaucoup mieux conservée; elle se compose d'un listel, d'une baguette sculptée en forme de câble, et d'un grand cave au-dessous. Le câble a été usité dans l'architecture romane, mais je serais porté à croire celui-ci beaucoup plus moderne. La pierre calcaire n'étant point un produit du pays, elle a été rarement employée dans les premiers siècles du moyen-âge. Le granit et le grès sont les matériaux dont se composent les vieilles constructions, celles même dans la décoration desquelles se voit la sculpture. Il ne serait pas impossible que l'espace occupé par les claveaux et les impostes que je signale, le fut dans le principe par de la brique que sa vétusté a contraint de remplacer. On trouva dans une fouille faite il y a environ un an, dans la nef, un bas-relief de 43 c. de haut, sur 35 de large, représentant un personnage très-fruste. Au-dessus de la porte est un refouillement dans la maçonnerie qui semble indiquer que cette sculpture y était enchâssée. Ogée dit que cette chapelle servit au XVII^e siècle de lieu de réunion aux Zuingliens. Les réformistes, ennemis des emblèmes, firent peut-être disparaître celui-ci.

La charpente du comble ne doit pas remonter à une époque bien reculée, et sa forme aiguë est peu en rapport avec l'appareil romain des murs qu'elle protège. Alors qu'on bâtissait ainsi, la pente du toit devait être moins rapide, et je présume que dans le principe sa couverture était en tuiles, qui ne furent remplacées par l'ardoise que bien postérieurement à sa fondation.

(1) Ils sont indiqués par une croix sur le dessin. (Voir en annexe – bas du document)

A l'intérieur, la nef n'offre rien de remarquable; il y existe un plafond en partie dégradé dont les soliveaux apparents sont mal équarris. La nef est séparée de l'abside par une arcade dont le cintre est en briques qui font d'une seule pièce toute l'épaisseur du mur de 42 c. Cette arcade repose sur deux pieds droits couronnés d'une imposte composée de deux rangs de briques dont les bords sont taillés en biseau. Il n'existe plus d'autel dans l'abside, et soit qu'elle fut dès le principe très basse, soit que l'exhaussement du sol ait diminué d'autant sa hauteur, ne pouvant contenir un autel moderne avec ses gradins et ses cierges, celui-ci a été élevé à l'extrémité opposée. Il est en moellons schisteux de même que les parties modernes.

Il y a quelques années il était encore dédié à sainte Agathe, à laquelle les mères et les nourrices venaient de loin demander la faveur de pouvoir allaiter leurs enfants; mais il est aujourd'hui dépourvu de ses ornements, et tout encombré d'objets étrangers au culte. Derrière lui, une partie de la façade *ouest* (1) a été restaurée dans une largeur de 1 m. 15 c. sur la hauteur presque totale du mur. J'avais d'abord conjecturé qu'il existait là une porte que la translation de l'autel avait forcé d'obstruer. Je me représentais même à cette place la porte qui se voit maintenant sur la façade *sud*, au milieu de parties de constructions moins anciennes qu'elle, où elle semble avoir été rapportée; mais en comparant les largeurs, il est évident que celle-ci ne pouvait exister dans l'espace indiqué à la façade ouest, et il est douteux qu'il y en eut jamais à cette place; car, en retranchant de 1 m. 15 c. la largeur des pieds-droits qui devaient, pour qu'il y eut solidité, se relier dans la maçonnerie, et être en pierres de plus forte dimension que les cubes qui n'ont, que 9 à 11 c., il ne pouvait rester qu'un espace vide excessivement étroit et tout à fait secondaire, en comparaison de l'entrée latérale.

La partie la plus remarquable à l'intérieur est la voûte en cul de four de l'abside, sur laquelle un enduit assez épais a été décoré à diverses époques de peintures bien mutilées à la vérité, mais dont il reste encore assez pour faire juger à peu près ce qu'elles durent être. Trois sujets différents y ont été superposés. Le plus récent représente au centre un personnage à genoux, les mains levées sur une espèce de calice. Une autre main, qui appartenait peut-être à un corps placé au-dessus, où qui seule était l'emblème de Dieu, est étendue sur sa tête et semble le bénir. Cette peinture, qui ne mérite certes pas ce nom, est colorisée en vermillon; elle est entourée d'un cadre de même couleur bordé d'une teinte jaune. À droite et à gauche du cadre, il semble qu'il existait un autre personnage et quelques décorations en ocre jaune. Au-dessus, le reste de la voûte devait être parsemé de points rouges groupés par cinq et six, très-grossièrement faits à coups de pointe de pinceaux. Ce sujet, bien que le plus moderne, est le plus mutilé; ses formes sont plus arrondies que celles du dessin inférieur. Celui-ci, trace comme le précédent sur un blanc à la chaux, dérobé en partie par le premier, me semble de style byzantin (2). Il est tout entier au trait rouge. On n'en aperçoit que la partie à droite de la voûte; celle de gauche est recouverte par celui que je viens de décrire.

Au centre, dans un cadre ovale, est un personnage dont on ne voit que le haut du corps; il a la main gauche levée, la tête entourée du nimbe. Au-dessous, à droite, sont trois autres figures entières. L'une, assise au milieu, domine les deux autres placées à ses côtés; sa main droite est étendue sur le personnage assis à sa droite. On n'aperçoit plus que le sommet de la tête et l'extrémité d'une main du personnage de gauche. Les deux premiers portent le nimbe. Au-dessus de ce groupe est une inscription dont il ne reste pas un mot entier. Les seules lettres que j'aie pu assembler sont *arsen biteri*..... La première lettre *a* est même incertaine. Sous leurs pieds existent encore des traces de lettres. Le caractère de ce dessin semble le faire remonter au XI^e ou au XII^e siècle. Il est très fruste ainsi que le premier qui le recouvre.

Enfin, au-dessous de celui-ci en apparaît un troisième évidemment plus ancien encore, et cependant en quelque sorte plus savant. En effet, celui-ci est peint de diverses couleurs; mais les badigeons supérieurs n'en laissent apercevoir que quelques fragments de si peu d'étendue qu'il est impossible d'en connaître le sujet. La partie la plus considérable qui soit visible est dans l'angle à droite de la voûte. Je ne sais, en vérité, par quel nom désigner les objets que j'ai cru distinguer; mais, cependant, je crois que ce serait à des poissons qu'ils ressembleraient davantage. J'en ai pu dessiner trois de diverses dimensions. (3)

(1) Voir le dessin de cette façade. *En annexes 2 & 3*

(2) Voir le dessin ci-joint. *Annexes 2 & 3*

(3) Ils sont tracés par une ligne ponctuée sur la lithographie.

Le fond du tableau est gris-bleuâtre; au bas de la voûte, cette teinte semble devenir verte. Le dos des poissons, si ce nom peu leur être appliqué, est lavé en brun-rouge, le ventre est bleu-gris plus pâle que le fond. A l'extrémité droite sont deux espèces de fleurs formées par un trait bleu-clair. Cette peinture est tracée sur un enduit fort épais, composé d'une première couche de chaux et sable, et d'une dernière plus mince et unie, qui semble composée de chaux et de quelques parcelles de briques très-rares.

A travers les parties écaillées des badigeons qui recouvrent cette fresque, on n'aperçoit toujours que les teintes brun-rouge et gris-bleu des objets que j'ai remarqués au bas de la voûte. Quel a pu être le but et le motif de cette décoration ? Je l'ignore. Cependant, bien que ce sujet semble d'abord tout profane, il serait possible de lui trouver un but fort religieux. Ainsi, dans les premiers siècles de l'église, les chrétiens, parmi leurs représentations symboliques, admirent le poisson et l'agneau comme emblèmes de Jésus-Christ. Le premier fut usité chez les Grecs ; le second chez les Romains et les Juifs, et l'on a découvert dernièrement à Autun une inscription en vers grecs remarquables qui confirme cette tradition. On y trouve entre autres les passages suivants, dont la traduction française est : "Le poisson céleste [*v/Jj-jo; ouoaviov*] , à la génération divine, au cœur sacré, a vécu s'étant manifesté immortel parmi les mortels. Dans les eaux divines, frère, ensevelis ton âme! Vogue sur les eaux dans les nefes de la sagesse, prodigue en trésors"

Et plus loin : " Du Sauveur des saints prends l'aliment, doux comme du miel, mange, bois, tenant le divin poisson en tes mains! (*eo-fiis, mve, Siov t/Ovv s/«v kxI c/jj.xiç*) ". Je doute que dans le tableau dont je m'occupe, les poissons aient la même valeur que dans cette inscription. En effet, placés à l'angle de la voûte, ils semblent n'être qu'un accessoire d'un sujet principal; mais, cependant, il pourrait fort bien y avoir entre eux conformité d'origine. Ainsi, les Grecs se désignaient eux-mêmes comme les petits poissons que protège le grand poisson leur père. Plus tard, lorsqu'on osa représenter le Christ sous une forme humaine, l'allégorie en fit un pêcheur, et il existe un bas-relief où Dieu, une ligne à la main, retire de l'abîme les hommes sous la forme de poissons.

Si le tableau que j'ai découvert avait quelque rapport avec cet antique symbole, il serait remarquable; mais il est maintenant impossible de rien décider à son égard, et malgré tout le désir que j'avais de pénétrer ce mystère, ne pouvant le faire qu'en dégradant encore davantage le dessin byzantin qui recouvre le tout, j'ai dû m'en abstenir et attendre que l'on ait fait sur les premières compositions toutes les remarques possibles.

Dernièrement encore il existait dans l'abside de cette chapelle un fourneau, dont je ne parlerai qu'afin de ne rien omettre, et parce que, d'ailleurs, quelques personnes l'ont honoré du titre d'autel druidique. J'ai compris, d'après la description que je m'en suis fait faire, qu'il consistait en un massif de pierres calcaires accolé au pied-droit nord de l'arcade de l'abside; qu'il n'avait guère plus de largeur que lui et qu'il s'étendait vers l'autre pied-droit dans une longueur d'environ 1 m. 33 c, en laissant entre celui-ci un passage assez large. Au milieu de ce massif était une ouverture; au fond était une grille, et au-dessous un plan incliné déversant les résidus de la combustion vers l'abside.

Suivant une version moins prétentieuse, mais plus probable que la première, ce fourneau aurait servi à confectionner du salpêtre. Seulement je ne saurais préciser si sa construction doit répondre à la date de nos dernières guerres civiles, ou à celle de la Ligue. Voici en entier l'article du Dictionnaire d'Ogée sur cette chapelle de Langon. En parlant du bourg de ce nom, il ajoute : " Qu'on y voit une ancienne chapelle qu'on dit avoir précédé le Christianisme en Bretagne. Elle servait de temple aux protestants en 1594. Les Zuingliens qui étaient au service du duc de Mercœur y tenaient leurs assemblées. Ils y tinrent conseil, au mois de décembre 1595, dans le temps qu'on s'assemblait au château de Fougeray, pour conférer des affaires touchant Henri IV et le duc de Mercœur. Ce temple fut béni en 1602."

Plusieurs personnes, en se fondant peut-être sur cette autorité, et encore sur la forme de l'appareil romain employé pour l'érection primitive de cette chapelle, prétendent qu'elle dut être un temple païen; mais je doute qu'on puisse appuyer cette idée de raisons bien certaines. La religion dominante dans les campagnes, même au VI^e siècle, était encore le druidisme, qui n'avait point de temples, puisque saint Armel, venant à cette époque fonder le monastère au lieu qui porte encore son nom, eut à combattre cette ancienne croyance au Teil et à Retiers, là où nous voyons encore des vestiges réellement irrécusables de ce culte proscrit, vestiges qui sont un des plus beaux dolmens connus, et les débris d'un menhir, mais où il n'est nullement question de temples romains.

J'avoue, au reste, que si j'ai peine à admettre les origines trop reculées, surtout quand on n'en apporte aucune preuve positive, je ne pourrais cependant produire aucune raison bien certaine pour contredire l'opinion dont je viens de parler. Je remarquerai seulement que la disposition du lieu me semble tout-à-fait en rapport avec ce que nous connaissons des anciennes chapelles chrétiennes, qui étaient

oblongues et terminées par une abside circulaire, et que les premiers monuments consacrés a cette religion, en Bretagne, durent s'élever de ce côté par ou pénétrèrent ses premiers apôtres. En effet, au milieu du III^e siècle, Nantes apprit à connaître la nouvelle foi, et l'empereur Maximien y suscita la première persécution. Saint Donatien et saint Rogatien y furent mis a mort par son ordre, et ces moyens extrêmes furent loin de diminuer le nombre de leurs prosélytes. Le règne de Constance Chlore, plus favorable aux chrétiens, ranima leurs espérances; ce prince sembla même les respecter, et saint Claire, premier apôtre de Nantes, qui avait fui les rigueurs de Maximien, revint dans cette ville travailler avec fruit à l'accroissement de la nouvelle religion. Alors Nantes vit s'établir un clergé dont les soins les plus ardents furent employés à détruire le druidisme, et son zèle ne se borna pas a cette ville, mais s'étendit jusqu'a Rennes et a Vannes. L'esprit de prosélytisme put donc bien parvenir jusqu'a Langon, et des cette époque on aurait déjà pu élever en ce lieu une chapelle, qui dans les moments de réaction, servit peut-être a un autre culte, ou même a d'autres usages; dans laquelle, si l'on veut, les grossiers néophytes purent bien adorer simultanément Jésus-Christ et leurs dieux déchus, et y confondre encore l'ancienne et la nouvelle religion, mais sans qu'on puisse pour cela lui enlever son premier titre qui dut être tout chrétien. Apres tout si, à la rigueur, les circonstances dont je viens de parler prouvent que des ce temps, l'établissement d'une chapelle n'était déjà pas impossible, il n'est pas nécessaire de faire remonter son origine aussi loin pour expliquer le genre de sa construction, qui fut encore en usage longtemps après cette époque. Or, bientôt Constantin vint favoriser de tout son pouvoir l'extension du Christianisme ; il permit l'exercice public de ce culte, et son édit, rédigé conjointement avec Licinius, ou ils proclament la liberté de conscience, tout en faveur des chrétiens, et ou ils ordonnent de leur rendre les lieux ou ils avaient coutume de s'assembler, date de l'an 311.

Une des preuves que la religion fut d'ailleurs toujours florissante dans ce pays, et que des fondations religieuses purent y exister à une époque reculée, c'est que dès 485 saint Melaine, habitant du village de Brain, près de Langon, mérita d'être élevé sur le siège épiscopal de Rennes, et l'influence d'un apôtre si dévoué, jointe aux efforts de ses prédécesseurs, dut puissamment contribuer au progrès de sa doctrine. Je serais donc porté à croire que la chapelle qui fait le sujet de mes recherches dut être élevée au plus tôt vers ce temps, c'est-a-dire a la fin du V^e siècle ou au commencement du VI^e ; et treize ou quatorze siècles d'existence me semblent si longs pour un aussi chétif bâtiment, que je le croirais bien volontiers plus moderne. Mais a cette époque le genre de construction désigne sous le nom de petit appareil étant généralement le plus commun, et l'emploi de la brique étant aussi très-fréquent, cette circonstance pourrait être favorable a cette origine reculée. Elle contribue a prouver du moins qu'il n'est pas nécessaire de remonter a une époque antérieure a l'introduction du Christianisme en Bretagne, pour y expliquer la présence d'un mode de construction antique, d'autant que cette province, toujours éloignée du centre des progrès, reçut toujours plus tard les nouveautés, et conserva plus longtemps les anciennes coutumes.

Cependant, si les ruines de l'abbaye de Saint-Sulpice, près de la forêt de Rennes, datent de sa fondation primitive, qui eut lieu en 1117, l'appareil des murs étant irrégulier, et la brique n'apparaissant plus que dans les cintres des arcades, ce serait un indice que le style romain n'était plus alors en usage. Les faibles restes de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes qui subsistent encore depuis le commencement du XI^e siècle, n'offrent également aucune régularité dans la dimension des pierres, et la brique n'y est employée que dans une arcade entre des claveaux de grès. A Redon, les plus anciens restes du couvent de Saint-Conwoïon, rebâti vers le commencement du Xe siècle, n'ont encore aucun rapport avec les murs de la chapelle de Langon; et de là je conclus que si elle a pu être érigée des le VI^e siècle, il n'est pas probable qu'elle le fut après le IX^e ; et j'avoue que je ne saurais lui assigner une date plus précise; mais cependant sa détermination n'étant probablement pas impossible, d'autres sauront sûrement la retrouver. Si la première peinture de son abside était mieux connue, elle pourrait peut-être donner quelque renseignement a ce sujet.

Il n'existe près de la chapelle de Langon ni sacristie, ni lieu ou put se retirer le prêtre ; mais dans les premiers siècles, avant que le clergé fut assez nombreux, on n'officiait point dans ces sortes de temples ; il n'y avait, je crois, que les cathédrales où l'on célébrait les mystères, et les autres églises purent bien n'être que des chapelles ou oratoires dont celui-ci nous offre probablement un modèle. A ce titre, il devrait être un monument intéressant pour l'antiquaire, et un souvenir vénérable pour le clergé et les catholiques modernes (1). Beaucoup de fondations chrétiennes, surtout en Bretagne, s'établirent sur des objets du culte païen. Je ne sais si celle-ci eut une semblable origine, et si le nom de la patronne que l'on y invoque pourrait donner quelque renseignement a cet égard.

(1) J'avais aussi pensé que ce monument avait pu être un baptistaire ; mais je crois qu'on n'éleva ceux-ci que dans les villes. J'ignore si cette hypothèse est plus vraie que la première.

Mais la vénération pour sainte Agathe est fort ancienne et très répandue. Sainte Agathe fut martyrisée en Sicile et mourut, le 5 février 251, à Catane où à Palerme. Son culte était établi à Rome, dans le IV^e siècle. Il était public, en Afrique, au V^e, et il devint bientôt célèbre dans toute l'Eglise d'Occident et parmi les Grecs. Outre les temples qu'on lui éleva en Sicile, on en vit trois à Rome ; l'un avait été érigé au Ve siècle, un autre plus ancien avait été restauré en 460 ; un autre enfin datait de 726 environ. Une particularité du martyre de cette sainte fut d'avoir les mamelles tenaillées et coupées, puis guéries miraculeusement dans sa prison par saint Pierre. C'est peut-être à cette circonstance qu'on doit attribuer l'origine du culte des mères et des nourrices que j'ai signalé plus haut. Cependant, j'observerai que cette sainte n'est pas la seule que l'on invoque pour le même sujet. Saint Gondran, en la paroisse du même nom, est célébré par des miracles analogues à ceux que l'on attribue à sainte Agathe, et sainte Guen, mère de saint Guénolé, est aussi invoquée des nourrices, parce que Dieu lui donna une troisième mamelle pour allaiter son dernier fils.

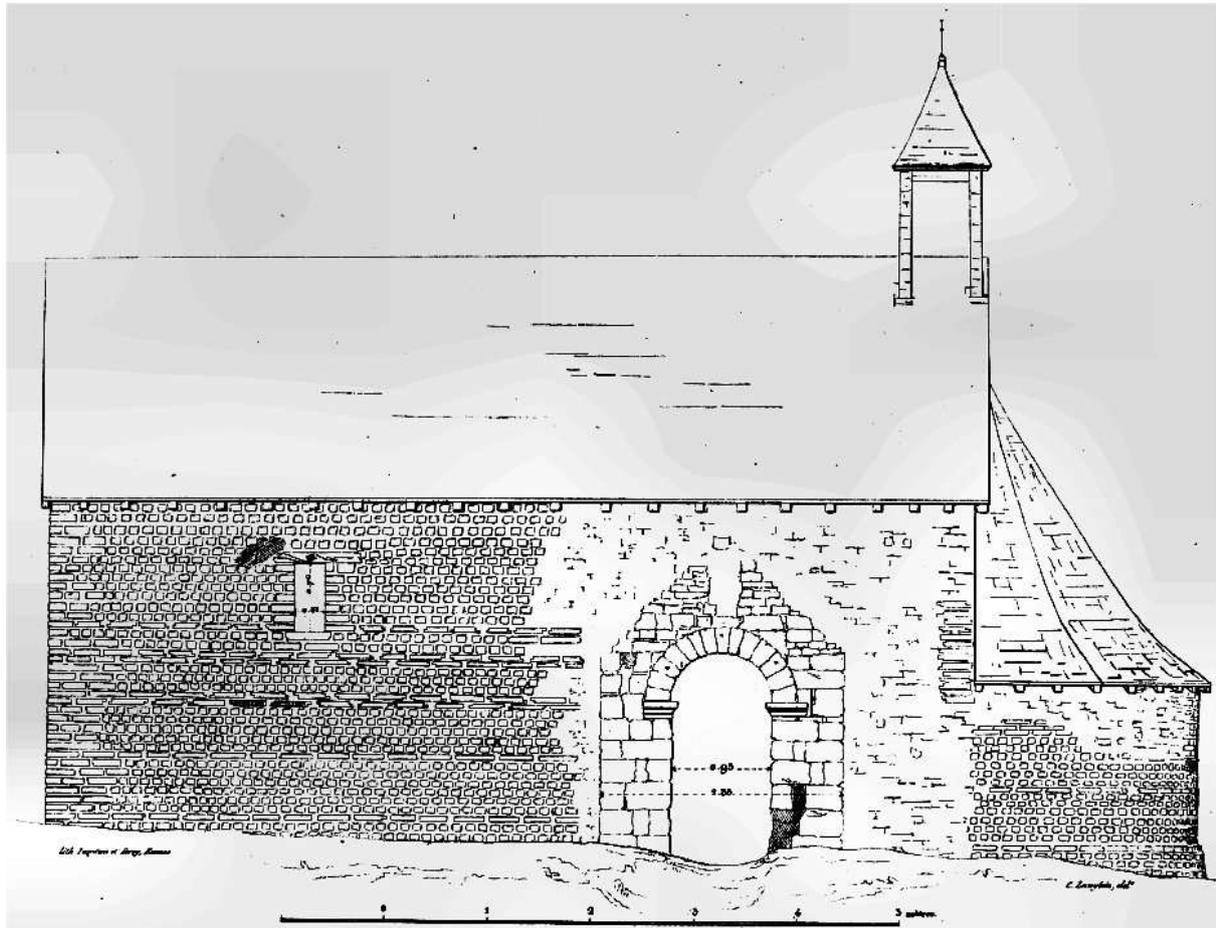
Il existe encore, à une demi-lieue de Langon, une chapelle; mais celle-ci a été reconstruite plusieurs fois et n'offre plus rien de son origine. A un quart de lieue du même bourg, j'ai vu des fondations, restes d'un autre oratoire, et qui n'offraient non plus aucune trace antique. A Saint-Just, à deux lieues de Langon, existait aussi une chapelle à l'emplacement de laquelle je n'ai trouvé que quelques inégalités de terrain couvertes de broussailles et de jeunes arbres. En fouillant à cet endroit, on en extrait, m'a-t-on dit, des fragments de briques que l'on croit romaines. Ce dernier oratoire pouvait bien avoir la même origine que celui de Langon, qui, par un heureux hasard, a été seulement mieux préservé, puisque, malgré son ancienneté apparente, les parties primitives sont encore d'une solidité remarquable.

Tels sont, messieurs, les faibles renseignements que j'ai pu réunir sur la chapelle de Langon. D'après la demande qui m'en était faite, j'ai relevé les plans des quatre faces extérieures et intérieures, et pris une vue des peintures de l'abside. La reproduction de tous ces plans par la lithographie étant trop dispendieuse, je n'ai pu joindre au présent que le dessin des deux principaux sujets représentés sur la voûte de l'abside, qui sont : le dessin byzantin et la partie apparente de la première fresque; puis une vue géométrale de la façade latérale *sud*. et une de la façade *ouest*.

Ch. LANGLOIS. Architecte



Shéma 2



Élévation géométrale de la façade Sud de la Chapelle de Langon, dép: d'Ille en Vilaine.

Shéma 3

